

tance sur la tension, attestée chez le grand géographe alexandrin, mais également chez ses contemporains et ses successeurs, tel Strabon, entre les schémas géométriques fondés sur des études astronomiques plus poussées et la réélaboration de données empiriques, obtenues dans le cadre de la colonisation progressive de la Méditerranée et dans celui de l'histoire politico-militaire des grands États. On pourrait poursuivre longtemps l'énumération des richesses contenues dans ces *Variorum Reprints*, mais celle-ci dépasserait le cadre d'un compte rendu ; j'espère toutefois en avoir dit assez pour assurer les lecteurs qu'ils seront passionnés par le contenu du livre et qu'ils tireront un grand profit de ses analyses pénétrantes et subtiles.

Monique MUND-DOPCHIE

Jean-Marie KOWALSKI, *Navigation et géographie dans l'Antiquité gréco-romaine. La terre vue de la mer*. Paris, Picard, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 256 p., 46 fig. (ANTIQUITÉ / SYNTHÈSE, 14). Prix : 38 €. ISBN 978-2-7084-0916-3.

Les études récentes sur la représentation de la mer dans l'Antiquité grecque se sont multipliées depuis l'ouvrage fondamental qu'Albin Lesky a consacré à l'histoire de la relation des Grecs avec la mer jusqu'à l'époque hellénistique (*Thalatta : Der Weg der Griechen zur Meer*, Vienne, 1947). Mais la plupart d'entre elles concernent essentiellement les échanges commerciaux, le développement des entreprises coloniales, les techniques et les routes de navigation. Il en est, certes, quelques-unes qui traitent davantage de la représentation de la mer, mais elles le font dans le cadre plus global de travaux sur la religion et les mythes grecs. En tout état de cause, la question de l'existence et des modalités d'une représentation des espaces maritimes liée à la pratique grecque de la navigation et de la mer, eu égard à l'absence des outils techniques utilisés par la plupart des marins actuels, n'a guère été envisagée jusqu'à présent, alors qu'elle exerce une influence indiscutable sur les représentations anciennes de la terre habitée. C'est ce vide que Jean-Marie Kowalski a entrepris de combler aujourd'hui dans un ouvrage dense, dont les lignes de force se laissent plus aisément résumer que la somme d'informations multiples offertes par l'auteur au fil des pages. Un premier chapitre est consacré aux caractéristiques des sources sur lesquelles se fonde le travail de recherche. Kowalski en souligne d'abord l'hétérogénéité : la représentation des espaces maritimes ne se limite pas aux écrits « périplographiques », au contraire, elle transcende les genres littéraires ; de même, le vocabulaire n'y est pas spécifique, il relève plutôt de ce qu'on qualifie de « langage naturel », c'est-à-dire un langage parlé et écrit au quotidien par oppositions aux langages formels et techniques (définition fournie p. 10). J.-M. Kowalski souligne ensuite l'importance de la transmission orale dans l'art de la navigation et de la manœuvre : comme en témoigne la réaction du pharaon face à l'invention de l'écriture par Teuth (cf. Platon, *Phèdre*, 274c-275b), les savoirs vivants – dont celui des marins – n'ont guère besoin de la médiation d'un écrit pour être transmis, mais s'acquièrent plutôt en passant de maîtres à élèves ou apprentis. Il rappelle enfin que l'ensemble de la littérature géographique qui nous a été conservée, y compris les textes des « Périples » n'a pas pour objectif principal d'aider les navigateurs de façon concrète. Ils considèrent surtout les espaces maritimes comme des lieux d'activités

humaines ; de là le faible niveau de détails présents dans les descriptions de ceux-ci. Le deuxième chapitre entreprend de déterminer le rôle de l'expérience maritime dans la représentation de la terre habitée. J.-M. Kowalski commence par expliquer la diversité et le flou attestés dans le lexique géographique des descriptions (par exemple *akrōtērion*, qui peut désigner n'importe quelle avancée de terre dans la mer) : il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'un manque de catégorisation, mais d'une attitude spécifique face à l'environnement, l'*affordance* – néologisme forgé par J.J. Gibson –, qui envisage celui-ci en fonction des attentes et des actions des êtres vivants ; l'*affordance* englobe tout ce que l'environnement offre aux êtres vivants en bien comme en mal ; c'est pourquoi les *affordances* sont aussi nombreuses que les actions entreprises par ceux-ci à l'intérieur de leur environnement, selon qu'ils cherchent à se nourrir, à se déplacer, à fabriquer des objets etc. (p. 66-67). Ainsi, chez les Grecs, les caps et pointes balisent à l'évidence l'itinéraire des navigateurs parce qu'ils s'imposent à leur vue, mais ils se présentent en même temps comme des lieux offrant aux marins une protection contre les tempêtes et un accostage à l'abri des vents dominants ; par ailleurs, ils ne sont pas uniquement bénéfiques : caps et pointes sont souvent entourés de roches à demi immergées (cf. la mythique Scylla) et peuvent provoquer des tourbillons et/ou des changements de vents. De telles *affordances* pèsent en général plus lourdement que la description physique de ces *akrōtēria*. Kowalski analyse ensuite les conséquences de ce type d'approche pour la représentation du monde. L'importance de la navigation côtière permet en effet d'établir assez aisément la frontière entre la terre et la mer ; en revanche, elle rend incertaine la délimitation des mers entre elles. De même, la vision inhérente au périple se révèle unidimensionnelle et temporelle : car l'information porte davantage sur la longueur que sur la largeur des régions littorales et les lieux sont mentionnés en fonction de leur succession dans un itinéraire maritime entre un point de départ et un point d'arrivée. L'orientation de ces derniers dépend également des routes maritimes, ce qui explique des distorsions par rapport à la réalité. Quant aux amers naturels, ils sont souvent complétés par des amers artificiels, constitués par des constructions humaines : tombes (qui n'ont rien à voir avec la navigation), tours (destinées à fournir des repères pour la navigation), dont le célèbre phare d'Alexandrie. Enfin, les nombreuses îles, grandes et petites, dont la Méditerranée est parsemée, posent des problèmes particuliers : car elles introduisent une digression dans la linéarité du parcours côtier et deviennent invisibles dès que les conditions météorologiques sont défavorables. De plus, elles sont difficilement situables en raison de leur distance par rapport à la « terre ferme » ; en outre, elles peuvent, contrairement à cette dernière, émerger ou s'immerger de façon assez brutale ou encore être arrachées à la côte du fait de l'érosion. Le troisième chapitre traite des rapports entre l'expérience des espaces maritimes et la représentation cartographique. Rappelant très opportunément que nous ne disposons pas de cartes grecques (à l'exception peut-être des cartes attribuées à Ptolémée), Jean-Marie Kowalski s'interroge sur l'utilisation pratique de celles-ci. L'étude des textes qui en font mention tend en effet à prouver que le discours sur la carte réunit des renseignements hétérogènes, à la fois quantitatifs et qualitatifs, visuels, raisonnés et culturels, ainsi que des entités aux frontières partielles, voire mal définies. Les estimations de distance varient selon les points de vue adoptés (baie traversée ou baie dont les contours sont l'objet d'un cabotage), selon l'intensité du vent et selon la vitesse des navires, l'établissement

d'une carte à petite échelle devient par conséquent aléatoire et sa fiabilité apparaît étroitement liée aux pratiques de la navigation ; en revanche, les cartes à grande échelle véhiculent des représentations globales et abstraites de la terre habitée et de ses parties et relèvent davantage de visées politiques que de l'art de la navigation. Une brève conclusion retrace opportunément les grandes lignes de l'analyse, selon le double point de vue de l'expérience maritime du monde et de la représentation anthropocentrique de l'espace chez les Grecs. Elle est suivie de deux annexes très utiles contenant un lexique des notions (entités spatiales et appréciations relatives aux entités spatiales) et une présentation des auteurs et ouvrages anciens cités. La bibliographie des sources et de la littérature secondaire est fournie. Enfin, un index des noms de lieux, de personnes et de notions clôt le volume. Nous avons affaire à un livre bien conçu, dont le propos est illustré de façon pédagogique par des cartes et des dessins, dont le sujet est original et dont le contenu est passionnant. Il est l'aboutissement heureux des observations et des analyses d'un auteur qui est à la fois historien de l'Antiquité et professeur à l'École Navale ; ce double point de vue nous vaut ainsi des perspectives enrichissantes sur les particularités d'un regard et d'une expérience d'un peuple de marins vis-à-vis des littoraux et des mers qu'il fréquente et sur les conséquences de celles-ci dans la représentation de la terre habitée, qu'il s'agisse de l'orbe méditerranéen ou d'une incursion dans les eaux britanniques. Après avoir lu l'ouvrage de Jean-Marie Kowalski, nous ne pouvons que souscrire avec lui à l'affirmation de Michelet : « C'est par la mer qu'il convient de commencer toute géographie ».

Monique MUND-DOPCHIE

Anne GANGLOFF (Éd.), *Médiateurs culturels et politiques dans l'Empire romain. Voyages, conflits, identités*. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 197 p., 6 ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7018-0295-4.

Cet ouvrage est né du rassemblement d'une série de communications présentées lors de journées d'études tenues en 2009 à Paris par l'USR 710-« L'Année Épigraphique ». Ces travaux se situent dans la perspective d'une interrogation sur les « identités » en une réflexion sur la « médiation » et les « médiateurs » qui sont autant de « “passeurs de culture”, ou bien des porte-paroles, représentants ou relais du pouvoir politique, ou bien encore des acteurs de la régulation sociale, politique et culturelle » (p. 6). L'éditrice souligne malgré tout le fait que ces notions ont été passées au crible de la critique et leur pertinence remise en question. Trois parties balisent l'analyse : la première, Voyages et médiations, la seconde, Médiateurs et gestion des conflits et la dernière, Les limites de la médiation. Le premier article nous conduit sur les traces de Lucien : Alain Billault (p. 11-22) nous propose de lire l'expérience de ce sophiste itinérant, Grec de Syrie vivant sous l'Empire romain, découvrant d'autres cultures dont il fait part à son lecteur dans ses quatre prologues, *De l'ambre ou des cygnes*, *Héraclès*, *Hérodote ou Aétion* et *Le Scythe ou le proxène*. Il montre que, dans ce cas, Lucien est bien lui-même un médiateur culturel, ouvert aux autres qui analyse ses propres préjugés, les confronte aux réalités étrangères qu'il découvre, et accepte d'en tirer des leçons. L'étude suivante est celle de Marie-Françoise Baslez, dont les travaux bien connus sur Paul (partic. *Saint-Paul, artisan d'un monde chrétien*, Paris,